

Élie-Catherine Fréron

(1718-1776)

par Louis Medler

En un pays où l'idéologie des *Lumières* règne en despote absolu, le tricentenaire de Fréron est passé largement inaperçu.

Il convenait de l'honorer ici, à la suite de ses contemporains :

- l'abbé Guénée et ses *Lettres de quelques Juifs à M. de Voltaire* ¹
- Jacob-Nicolas Moreau et son conte contre les *Cacouacs* ²,
- l'abbé Barruel, bête noire des « anti-complotistes » ³,
- le père Charles-Louis Richard ⁴ et quelques autres ⁵.

Le Œel de la terre.

Jeunesse (1718-1739)

ÉLIE-CATHERINE FRÉRON est né à Quimper le 18 janvier 1718, quinzième enfant d'un orfèvre d'origine agenaise : Daniel Fréron. Issu par son père d'une famille convertie du protestantisme, il appartient par sa mère à la famille du grand Malherbe dont il lut les œuvres dès son enfance. Il fit ses études au collège jésuite de Quimper, puis à Paris, à Louis-le-Grand, où il eut pour professeur de rhétorique le père Porée S.J. (ancien maître de Voltaire). Entré au noviciat jésuite en 1735 (sans doute pour ne pas décevoir le P. Bougeant qui l'avait aidé), il n'avait pas la vocation. Il s'intéressait plus à la vie littéraire qu'à la vie religieuse, et fit scandale en allant assister en habits laïcs à une pièce de théâtre. Il quitta la Compagnie de Jésus, mais fut un des rares écrivains à la défendre lors de sa suppression en 1762.

1 — Sur l'abbé GUÉNÉE, voir *Le Sel de la terre* 64 (p. 61-70) et 77 (p. 145-172).

2 — Sur Jacob-Nicolas MOREAU, n° 97, p. 137-169.

3 — Sur BARRUEL, n° 28 (p. 59-65), 55 (p. 210-232), 78 (p. 154-167) et 96 (p. 61-88).

4 — Sur le P. Charles-Louis RICHARD, n° 77, p. 150 et 173-180.

5 — Sur GILBERT, n° 77, p. 160-161 ; LA HARPE, n° 94, p. 176-180 ; RIVAROL, n° 97, p. 189.

Débuts littéraires (1739-1754)

Fréron se fit initier à la critique littéraire par l'abbé Desfontaines, qu'il seconda à la revue *Observations sur les écrits modernes*, jusqu'à sa disparition (1743). Il toucha alors à la poésie. En 1745, une *ode sur la bataille de Fontenoy* fut préférée par le public au *poème de Fontenoy* de Voltaire. La jalousie de ce dernier commença à s'allumer. Cependant, Fréron toucha aussi à la franc-maçonnerie où il se fit initier sans vraiment la prendre au sérieux (les avertissements des papes étaient alors peu connus).

En 1745, Fréron lança sa propre revue, les *Lettres de la comtesse de ****, grâce à une tolérance verbale accordée par d'Argenson. Une critique de la Pompadour lui valut deux mois de prison (1748) puis un exil, assorti de l'interdiction d'écrire¹. En 1749, il réussit cependant à faire autoriser – verbalement – un nouveau journal : les *Lettres sur quelques écrits de ce temps* qui parurent jusqu'en 1754, avec deux interruptions et un embastillement. En 1751, il épousa Thérèse Guyomar, qui lui donna un fils².

L'Année littéraire (1754-1776)

En 1754, Fréron change d'éditeur. Sa revue s'appelle désormais *l'Année littéraire*. Elle dénonce, dès son premier numéro (3 février 1754), la « ligue offensive et défensive » qu'ont conclue entre eux les prétendus *philosophes*³. Sa qualité d'information explique son grand succès.

La variété et l'éclectisme des sujets abordés par le périodique ont de quoi impressionner : dans la première période, entre 1754 et 1766, prédominent les questions esthétiques, avec de longs commentaires des *Salons* de 1757, 1759, 1761 et 1765, mais aussi scientifiques, avec les débats autour de l'inoculation, de l'agriculture ou du commerce. Dans la seconde période, entre 1766 et 1776, s'impose un intérêt pour les techniques et les découvertes, la publicité, l'économie politique, les sciences de la nature et de la vie, l'éducation, les finances, la situation dans les colonies, l'urbanisme,

1 — Aussitôt, l'Académie de Montauban recruta Fréron dans ses rangs, puis celles d'Angers, Nancy, Arras, Caen, Marseille. Les élites de province se reconnaissaient en lui.

2 — Louis-Marie Stanislas Fréron (1754-1802), condisciple de Robespierre à Louis-le-Grand, rejoindra finalement son parti. Son enfance avait été perturbée par la mort précoce de sa mère et il subit, à la mort de son père, les persécutions du parti « philosophe ». Il finit par s'abandonner à ses mauvais penchants. Voir la notice de D. MASSEAU dans son *Dictionnaire des anti-Lumières et des antiphilosophes*, Paris, Honoré Champion, 2017, t. 1, p. 613-619.

3 — A propos de Diderot louant les *philosophes*, Fréron remarque : « Je crains seulement que ces louanges ne perdent de leur prix aux yeux de ceux qui savent que l'auteur est lié avec la plupart de ces gens de lettres. [...] Ils se rendent mutuellement ce petit service. Ils sont associés avec quelques autres pour ce commerce d'encens. Ces puissances *philosophiques* ont conclu entre elles une ligue offensive et défensive ». (*L'Année littéraire*, t. I, lettre I, p. 14).

l'architecture, avec une mention particulière pour la circulation des blés à partir de 1767 et pour la Compagnie des Indes en 1769. Fréron se comporte en véritable directeur de presse, consultant les « connaisseurs » pour les articles les plus techniques et s'attachant inlassablement à corriger, augmenter, retrancher, « lessiver » chacun des articles publiés dans son journal de façon anonyme mais où on reconnaît aisément son style vif et nerveux ¹.

En pratique, la revue est *décadaire*, publiant – sauf accident – un cahier tous les dix jours. Mais elle subit de nombreuses suspensions, malgré la protection de la reine Marie Leszczyńska et de son père le roi Stanislas.

Sans l'active et puissante protection de Stanislas et de Marie Leczinska, reine de France, Fréron eût succombé cent fois pour une ; que dis-je ? dès la première attaque de ses ennemis, il eût été vaincu à tout jamais ².

Un critique littéraire embarqué dans une lutte qui le dépasse

Fréron est avant tout un critique littéraire. Sa spécialité n'est ni la religion, ni la philosophie, dont il ne parle qu'en passant, sans compétence particulière, même s'il est catholique convaincu. Sa critique des *Lumières* n'est qu'une réaction de bon sens, qui ne va guère au fond des choses.

Il voit surtout dans les philosophes des adversaires de la patrie et de la société, et des atrabilaires qu'il accuse de susciter des « doutes désespérants ». Lui-même paraît assez marqué par l'esprit matérialiste de son temps. Il est utilitaire, chante le « bonheur » ³.

Il juge rarement à la lumière de la foi, mais touche parfois juste :

J'ai lu quelque part, qu'un prédicateur prêchant sur l'enfer, et voulant ménager la délicatesse de ses auditeurs, leur disait : *Si vous persistez dans vos désordres, vous courez risque d'habiter éternellement dans un lieu que la bienséance m'empêche de vous nommer*. Nos prédicateurs ne poussent pas encore si loin les égards ; mais cela pourra venir. Ils traitent déjà les matières les plus terribles d'une façon si agréable qu'on n'en est plus effrayé ⁴.

Son tempérament flegmatique, qui lui permet d'encaisser sereinement les coups, le porte à un certain épicurisme. Mais il a le goût sûr.

1 — M. POIRSON, in *Dictionnaire des anti-Lumières*, t. 1, p. 607. — C. ALBERTAN (*ibid.*, p. 59), estime avec J. Balcou que *L'Année littéraire* avait environ 10 000 lecteurs. Voltaire parle avec agacement, dans sa correspondance, du « cours prodigieux » de la revue.

2 — Charles BARTHÉLÉMY, *Les Confessions de Fréron*, Paris, Charpentier, 1876, p. 60.

3 — J. DE VIGUERIE, *Histoire et dictionnaire du temps des Lumières*, Paris, 1995, p. 1000.

4 — *Lettres sur quelques écrits de ce temps*, t. X, p. 31-32.